

2070

2019

1re ANNÉE.—No 1.—JEUDI, 10 OCTOBRE 1889

INDUSTRIE

COMMERCE

EDUCATION

Arts et Metiers

Economie domestique

LITTÉRATURE

TURCOTTE & MENARD Propriétaires

105. TURCOTTE, directeur de la rédaction



Revue de Québec

Journal hebdomadaire, publié tous les jeudis

Imprimerie de

Adj. MENARD, rue St-Joseph, St-Roch

Québec

Enregistré conformément à la loi.

LA REVUE DE QUÉBEC

Journal hebdomadaire

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Abonnement :— \$2.50.....par an
[payable d'avance]

Tarif des annonces : 1re insertion..... 10 cts la ligne
Insertions subséquentes... 5 “ “

Correspondances.—Pour la rédaction :

JOSEPH TURCOTTE
55, rue St Joseph, St Roch.

Pour l'administration :

ADJ. MENARD
52, rue St Joseph, St Roch.

UN PROJET

Nous projetons de travailler dans les intérêts du commerce, de l'industrie, de l'éducation pratique, des arts libéraux, de la littérature.

Nous voudrions être utile.

À l'œuvre, nous serons jugé, avec bienveillance, espérons-le, mais sans faiblesse.

C'est ainsi, du reste, que nous entendons apprécier les hommes et les choses.

Notre entreprise est toute personnelle. Née de la volonté et de l'initiative d'un homme, elle est petite, si l'on considère son origine; elle sera grande, si nous avons l'opportunité et la force de réaliser notre idée.

Or, cette idée, la voici :

CONTRIBUER, EN DEHORS DES PASSIONS RELIGIEUSES ET POLITIQUES, À FORMER, ENTRE LES HOMMES D'AFFAIRES ET LES HOMMES DE LITTÉRATURE, UNE ALLIANCE BASÉE SUR DES INTÉRÊTS IDENTIQUES ET DES ASPIRATIONS COMMUNES.

Il est possible, croyons-nous, et il est désirable qu'il en soit ainsi.

Possible, à cause de nos habitudes sociales qui, pour les relations ordinaires de la vie, confondent toutes les classes dans une unité démocratique, et les forcent à se rechercher.

Désirable, à cause des services multiples que peuvent se rendre des citoyens coalisés pour le progrès général.

Si nous ajoutons que c'est devenu nécessaire dans notre ville de Québec, et que le négociant, l'ouvrier, l'industriel ont droit de compter sur la coopération de l'écrivain pour faire connaître à tous les excellentes choses qui s'accomplissent ici, nous donnerons la raison d'être de la REVUE DE QUÉBEC, dont la fondation n'a pas eu d'autre cause.

JOSEPH TURCOTTE.

NOTRE REVUE

Le public a raison de demander si, étant donné le grand nombre des publications périodiques dans notre ville, il n'est pas superflu—pour ne point dire téméraire—d'empirer en quelque sorte l'état de choses existant.

Nos journaux quotidiens, fort bien faits pour la plupart, sont généralement l'organe d'un parti politique, donnent beaucoup de nouvelles courantes, de dépêches télégraphiques, de reproductions intéressantes, outre les articles de rédaction et de collaboration destinés à guider et à éclairer l'opinion. Par habitude, sentiment, intérêt, ou curiosité, ils sont indispensables à bien des gens; ils sont un élément de notre vie intellectuelle, et en stimulent l'activité.

Mais, entraînés par les exigences de la polémique et de l'actualité, ils ne peuvent donner ni le temps ni le soin nécessaires à certaines questions qui intéressent le bien-être général et qui demandent des études plus approfondies. Il leur est impossible de présenter une vue d'ensemble des événements et d'en dégager les leçons prati-

ques qu'ils comportent. Ils ne sont pas à même de suivre et de marquer d'une manière frappante le mouvement et la transformation qui s'opèrent dans le monde intellectuel comme dans le monde matériel. C'est le *fait* qui les préoccupe, le fait tel qu'il est ou qu'il leur semble être ; à peine se soucient-ils de l'accommoder, de temps à autre, aux besoins de leurs idées, de leurs intérêts, de leurs passions.

Nous voulons habituer nos lecteurs à un autre genre, leur servir, en quelque sorte, les mets tout préparés. N'est pas cuisinier qui veut ; tel se sentirait des aptitudes pour cet état, qui en est empêché par d'autres travaux. Il en est de même des diverses situations de la vie qui ne conviennent qu'à un certain nombre d'individus. "Chacun son métier," dit le proverbe. Peut-être le nôtre est-il d'apprêter les événements, et de donner à ceux qui nous liront, en retour de leur confiance, une nourriture saine, frugale, substantielle.

Nous ne serons pas seul à la besogne : heureusement, de plus habiles que nous tiendront la plume, et ce sera souvent, car nous voulons faire bénéficier nos lecteurs non-seulement des œuvres de nos bons écrivains, mais de l'expérience de nos hommes de jugement et d'action, qui sont trop peu consultés d'ordinaire, malgré les services incalculables qu'ils sont en lieu de rendre.

Nous voulons, en outre, faire connaître notre ville de Québec, non pas telle qu'on se plaît à la représenter d'après une opinion courante et préconçue qui ne lui rend justice en aucune façon, mais telle qu'elle est, avec son développement progressif et normal, son amour du travail, son haut esprit d'entreprise quoi qu'en disent ses détracteurs, et ses légitimes ambitions pour l'avenir. Nulle part mieux qu'ici on n'a compris ce que valent, pour maintenir le crédit et la réputation d'une ville, la parfaite honorabilité dans les affaires, la simplicité dans les habitudes de vie, la moralité de la population. Nous ferons ressortir ce côté saillant de notre caractère en nous appuyant sur des faits, et, si Dieu nous prête courage et volonté, nous mettrons en pleine lumière tout ce qui est un élément de force et de confiance pour les citoyens. A ce propos, nous ne négligerons rien pour faire connaître nos établissements d'éducation et de bienfaisance, de commerce et d'industrie, nos sociétés scientifiques et littéraires, nos clubs de lecture, d'amusement, etc. Nous inaugurerons aussi, pour compléter cette partie de notre programme, une série d'études de mœurs locales, sous forme de *nouvelles*, d'histoires, de fantaisies, ayant soin toujours de vous appuyer

sur un fonds de vérité, ou pour le moins de vraisemblance. Peut-être y a-t-il dans cette idée un germe fécond de littérature nationale, au sens exact de ce mot.

Enfin, pour ce qui est d'intérêt général, la REVUE DE QUÉBEC aspire à justifier le nom qu'elle porte. Elle offrira donc à ses lecteurs, chaque semaine,—outre une étude du mouvement des affaires, de la politique et des idées à Québec— une revue complète des événements canadiens, américains et européens, en autant d'articles divers, dont chacun sera confié à une plume exercée.

C'est beaucoup promettre, il est vrai, mais nos précautions sont prises pour tenir davantage encore, si nous ne nous méprenons pas sur le sentiment public, qui nous semble bien disposé à encourager une œuvre canadienne. Nous la présentons imparfaite, mais sans fausse honte, espérant qu'un accueil favorable nous permettra de faire de mieux en mieux.

FEUILLETON INÉDIT

Nos lecteurs feront bien de conserver le roman-feuilleton dont nous commençons la publication avec le présent numéro. C'est une primeur canadienne qui ne saurait manquer d'exciter un intérêt poignant, tant à cause du nom de son auteur,—M. G. B. de BOUCHERVILLE,—que pour les renseignements précieux qu'il renferme sur quelques-uns des hommes hardis que notre histoire nationale a appelés les *Courcurs des bois* et les *Voyageurs des pays d'en haut*.

La reproduction et la traduction de ce roman sont interdites, et nous avons vu à en assurer intacte la propriété littéraire.

Nous croyons que le public appréciera cette innovation dans le journalisme, et qu'il saura gré à l'auteur renommé du roman "*Une de perdue deux de trouvées*," d'avoir, avec son nouvel ouvrage "*NICOLAS PERRIOT ou Les courcurs des bois sous la domination française*," inauguré dans notre presse périodique un genre qui promet de devenir populaire.

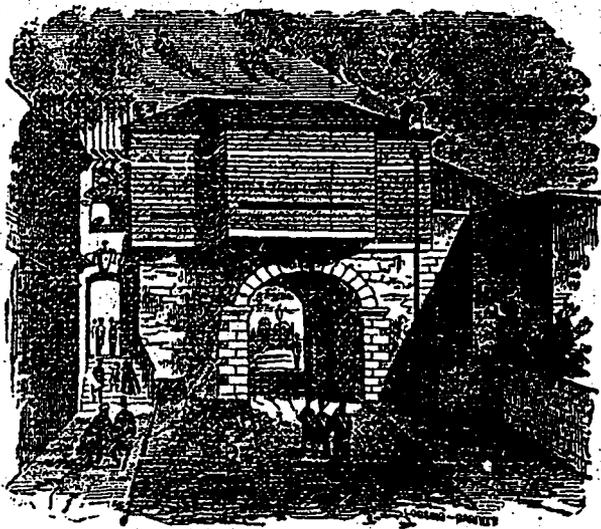
A NOS CONFRÈRES

Nos confrères seront bien aimables s'ils veulent accepter la REVUE DE QUÉBEC en échange de leurs journaux, et saluer d'un bon mot notre venue au milieu d'eux.

Nos Gravures

Nous avons conclu ces jours derniers des arrangements spéciaux qui nous permettent d'annoncer que le REVUE DE QUÉBEC contiendra, dans chacun de ses numéros, quelques gravures appropriées au texte de ses articles.

Sans prétendre faire sur ce point concurrence aux publications étrangères à notre ville, nous avons cru qu'il était de notre devoir de nous assurer les services d'un graveur québécois, et de donner ainsi l'élan à une industrie qui a chance de prospérer. Jusqu'à présent, la presque totalité des gravures pour les besoins du commerce a été faite par des maisons du dehors, et maintes fois nous avons entendu les gens se plaindre qu'ils ne pouvaient faire exécuter leurs ordres ici.



C'est une lacune qui sera comblée bientôt, nous l'espérons, car nous avons un artiste d'un mérite sérieux, pour satisfaire les plus difficiles.

Il nous a semblé opportun de commencer par la gravure de l'une des anciennes portes de Québec. Par elle passera notre REVUE, pour qu'elle pénètre au foyer de toutes les familles canadiennes, où nous voudrions qu'elle eût sa place.

Nous en arriverons avant longtemps à ne publier que des

gravures originales : elles le seront toujours quand il s'agira d'illustrer nos articles de rédaction ou de collaboration, nos monographies des maisons commerciales et industrielles, nos romans inédits, etc.

ASSURANCES DE VIE

STATISTIQUE GÉNÉRALE

En 1888, les affaires d'assurance sur la vie, au Canada, ont été transigées par 30 compagnies, dont 11 canadiennes, 10 anglaises et 9 américaines.

La somme totale des divers montants d'assurance, pour cette même année 1888, s'élève à \$41,226,529, et représente un excédant de \$3,218,219 sur la somme des assurances prises en 1887. Cet excédant se distribue comme suit : \$1,370,710 en faveur des compagnies canadiennes ; \$928,762 en faveur des compagnies américaines ; et \$918,747 en faveur des compagnies anglaises.

En 1887, l'excédant montré par les compagnies canadiennes était presque trois fois plus considérable ; il formait \$4,215,855, tandis que les compagnies américaines étaient en baisse de \$391,654 et que les compagnies anglaises subissaient une diminution d'affaires de \$987,289.

L'excédant du chiffre assuré, en 1888, très favorable aux compagnies étrangères, laisse encore la palme aux compagnies canadiennes, comme l'on peut s'en convaincre par le petit tableau qui suit :

SOMME TOTALE DES MONTANTS REPRÉSENTÉS
PAR LES NOUVELLES POLICES.

Compagnies canadiennes	\$24,876,259
" anglaises	3,985,787
" américaines	12,364,483

Ainsi le montant d'assurances nouvelles effectué par 11 compagnies canadiennes est de plus de \$8,500,000 plus élevé que le chiffre d'affaires nouvelles de 19 compagnies étrangères.

Les compagnies canadiennes ont pris le dessus en 1879, et depuis cette époque ne se sont jamais laissé surpasser. Aussi, en 1888, supportent-elles, en fait d'assurances en force, un risque total de

\$114,034,279, chiffre qui dépasse de \$16,306,975 le montant total des assurances en force de toutes les compagnies anglaises et américaines au Canada.

Les faits et chiffres exposés ci-dessus figurent tous dans le rapport officiel du surintendant des assurances, et c'est de ce rapport même que je les ai extraits. Ce rapport est une compilation composée des bilans *assermentés* de toutes les compagnies ou associations régulières faisant affaires sur la vie. Ces bilans sont sujets à l'examen du Surintendant des assurances qui est censé ne les faire entrer dans son rapport annuel qu'après les avoir sérieusement vérifiés. Ce rapport est donc la source officielle, et la plus sûre, de renseignements et sur les compagnies d'assurance et sur leurs opérations.

C'est peut-être ici le lieu d'exprimer mon regret de n'y pas voir figurer la compagnie "LA CANADIENNE." Je le regrette d'autant plus que son chiffre d'affaires aurait pu contribuer à grossir le considérable excédant montré déjà par les autres compagnies du Canada. Je n'oublie pas cependant qu'elle n'a qu'une charte provinciale, et par conséquent qu'elle ne tombe ni sous le coup de la loi fédérale ni sous le contrôle du Surintendant des assurances. Mais alors il faut espérer que cette compagnie saura s'entendre avec le gouvernement provincial pour avoir, à l'avenir, l'état annuel de ses affaires exposé d'une manière officielle dans un rapport de l'honorable trésorier de la Province ou de l'honorable secrétaire provincial. Cela serait plus satisfaisant pour le public, et aussi pour la compagnie qui pourrait peut-être ainsi fermer la bouche à bien des contradicteurs. Du reste, elle ne ferait que son devoir en mettant les gens à même de se renseigner par des documents officiels et publics, sur les opérations qu'elle fait.

PHILIPPE MASSON.

GÉRONIQUES

LA MENDICITÉ

Le lundi, surtout la matinée du lundi, offre à Québec un spectacle étrange.

Ne vous êtes-vous jamais arrêté à analyser les navrantes réalités de ce spectacle ?

C'est le grand jour de la gent guenille.

Dès à bonne heure le matin, les rues des principaux quartiers sont envahies par une cohue dépeignée, qui marche par groupes et se divise le patronage des deux côtés de la rue.

Il y a là des femmes, des hommes, des fillettes en haillons. Le costume obligé de pareille expédition est la loque, la guenille. Toutes ces gens-là, les uns clopin-clopant, les autres avec des désinvoltures effrontées, surtout les femmes, le nez en l'air, la figure barbouillée, des lèvres gercées et bleuâtres, entrent dans les magasins et les maisons privées, balbutient avec peine la formule traditionnelle, se retirent en poussant un profond soupir, si vous leur donnez, ou ferment bruyamment la porte, souvent en vous égrenant un chapelet d'injures, si vous ne leur donnez rien.

On est devenu tellement habitué à cet envahissement hebdomadaire de mendiants, que dans les magasins, pour ne pas perdre le temps à répondre à cette clientèle spéciale, on met une ou deux piastres en sous ou quelques livres de biscuits sur le coin du comptoir.

Les mendiants entrent, se servent et se retirent sans même remercier.

Donner à l'indigent est l'acte le plus naturel du monde, du moins chez tous ceux dont le cœur est autre chose qu'un simple viscère jouant le rôle de pompe aspirante et foulante dans l'économie humaine.

À Québec, la charité est large, grande et pure. On donne partout et en toutes occasions : à l'église, dans la rue, à la maison.

Mais que de vauriens le savent et en profitent ! Que de misérables devant un si beau champ à exploiter, ont succombé, paresse et sainéantise, à la tentation de vivre aux crochets de la charité privée et de la bienfaisance organisée ! Que de mendiants par état aujourd'hui dans notre ville, parce que la charité, ne comptant avec personne, a donné et donne encore sans discernement.

Que l'assistance privée ou publique s'exerce, très bien ! mais qu'elle ne s'exerce plus à l'aveuglette.

Les gens qui, le lundi, courent la ville en tous sens en quête d'un sou ou d'un morceau de pain, ont déjà jeté leurs bonnets par dessus les moulins. Ils sont descendus dans la rue et ont, sans vergogne, tendu la main au premier passant. Ils ont abdiqué du coup tout sentiment de dignité personnelle. Quand on a l'âme bien placée, on ne descend jamais à pareil rôle ; rien que d'y penser on a des révoltes insurmontables, et l'on meurt de faim et de misère plutôt que de tendre la main.

Les mendiants du lundi sont des farceurs qui, ce jour-là, font des provisions pour huit jours, et huit jours durant font la noce. Le pain et les sous ramassés au coin du comptoir se convertissent entre leurs mains en monnaie, puis en flacons de genièvre ou de whisky.

L'autre jour, je voyais une de ces mendiante entrer chez un restaurateur bien connu. La mendiante alla se mettre derrière un de ces réservoirs d'eau de glace que l'on connaît. Le restaurateur emplît un verre de rye whisky et le présenta à la mendiante, qui l'absorba d'un trait et jeta sur le tapis ciré du comptoir une pièce de cinq sous, qu'elle venait de mendier bien certainement.

—Est-ce que cette femme-là vient souvent ici ? demandai-je au restaurateur.

—Comment donc, mon cher monsieur, le lundi, elle vient ici au moins vingt fois dans la journée vider un verre de whisky, puis se remet à mendier son pain.

Et, ajouta-t-il après une pause, elle n'est pas la seule de son espèce.

Il est bien difficile d'abolir la mendicité ; elle est un peu de tous les pays.

En Angleterre et en France, la mendicité est toute une profession. Un jour, à Paris, le conseil municipal s'émut d'une recrudescence marquée de mendiants, et résolut de tenir enquête. Les investigations amenèrent la découverte d'une spécialité que l'on ne soupçonnait pas, le professeur de mendicité.

Pierre Véron raconta la chose dans le temps d'une façon très originale.

Quand on interrogea le professeur :

—Moi, dit-il, un mendiant !..... Allons donc, je n'exerce pas, je professe.

Il enseignait à ses élèves l'art de simuler toutes les infirmités et difformités possibles, les faux botteurs, les faux manchots ; il avait un cours d'épilepsie et d'évanouissements.

Et les bouiments donc !

La plainte de la pauvre mère restée veuve avec cinq enfants.

Le sanglot de l'ouvrier sans travail qui relève de maladie, une paralysie, ou bien père de six enfants, paralysé d'un bras ou avec un côté de mort.

La supplique de la personne désintéressée qui mendie pour une pauvre veuve.

Il apprenait aussi à ses élèves l'art de bien dire. Il avait des classes de gémissements et de sanglots étouffés.

Et il gourmandait ses élèves, il fallait voir ça.

—Recommencez-moi cela, disait-il. Vous manquez de dignité, c'est un nouveau moyen..... Et toi petit, ne parle pas si vite ; tu barboilles. On n'entend seulement pas qu'il est question que ton papa s'est fait prendre un bras dans un engrenage.

Une fois, à Londres, on surprit un vagabond en flagrant délit de vol. C'était un gredin de la pire espèce ; quand il ne volait pas, il jouait au paralytique. Quand il se vit pincé, il se mit à simuler la paralysie, mais avec une perfection telle que

tout le monde s'y trompa. Lorsqu'il subit son procès, on l'apporta en cour sur un brancard.

Juge et jury étaient émus au même degré à la vue de ce malheureux ; aussi n'obtint il que le minimum de la peine, un an de prison ordinaire.

Le médecin de la prison avait cependant des doutes sur ce cas de paralysie, et fit sur le prisonnier des expériences spéciales. Il fit jouer sur lui, même une pile électrique : le paralytique ne bougea pas d'une semelle.

Finalement, le médecin fit placer au milieu de la cour de la prison une épaisse litière de paille humide, et le paralytique, apporté sur sa civière, fut placé sur la paille.

La paille allumée produisit peu de feu, mais une fumée âcre et épaisse.

N'y pouvant plus tenir, le paralytique, au grand ébahissement des assistants, prit sa course avec la légèreté d'un lièvre au milieu de la cour, en s'écriant qu'il en avait assez.

Ici au Canada, le programme s'est augmenté des blessés de la guerre de 1870 hurlant la *Marseillaise* dans nos rues, avec un bras en écharpe.

La dernière nouveauté du genre, ce sont les pèlerinages à pied à Sainte-Anne de Beaupré. On a promis de faire un pèlerinage à pied pour obtenir la guérison d'un mari paralytique, et l'on a besoin de sous. Il y a peut-être du vrai là-dedans, mais qui sait si l'on n'encourage pas une affreuse gredinerie.

Un type assez original de mendiant que j'allais oublier est le mendiant à la campagne. Il n'est jamais en peine ni pour le couvert ni pour le coucher. Aujourd'hui il a amélioré son sort : il mendie en voiture. C'est un sybarite, il ne tient pas du tout à se morfondre. Il n'y a pas d'exagération dans le fait. Le mendiant en voiture n'est pas rare. Il mendie tout l'été et l'hiver se repose au milieu d'un luxe de provisions de toutes sortes.

Avec l'habitude que nous avons de donner sans discernement, d'étaler des sous sur les comptoirs au bénéfice des carotteurs en haillons du lundi, nous donnons une prime à la paresse crasseuse, qui mène à la débauche et au vol ; nous soudoyons un métier interlope, une masse de parasites, et nous préparons à ces gens-là les voies au pénitencier.

Si nous opposions, comme aux Etats-Unis, une barrière énergique à cette mendicité jusqu'ici mal contenue, mal surveillée, débordante et abusive, par des ordonnances de police, par l'organisation de l'assistance publique, par l'augmentation des ressources de la bienfaisance déjà organisée, nous guéririons vite notre société de cette plaie honteuse.

Si un homme est malade ou infirme, l'assistance publique doit le recueillir, en prendre soin, et non pas le laisser mendier par les chemins.

S'il est sain de corps et d'esprit, est-il juste de décemment qu'on lui permette de mendier, et même qu'on l'y encourage ?

C'est pourtant ce que l'on fait, sinon chaque jour, du moins tous les lundis à Québec, alors que, au même moment, dans toute la ville, le service

domestique souffre faute de bonnes, de servantes, de femmes de peine, de journaliers et de blanchisseuses.

Il y a là une évidente anomalie. D'un côté, dans la vie domestique, on manque de bras pour le service, et on ne sait comment combler cette grave et désespérante lacune ; de l'autre côté, on a le spectacle d'un tas de saineants des deux sexes qui, à jour fixe, viennent prélever un certain impôt sur leurs concitoyens sans jamais rien offrir comme rétribution, et les citoyens paient, sans sourciller ni réfléchir, cet impôt.

Comment n'a-t-on jamais pensé à couper les vivres à cette crapule ?

N. LEVASSEUR

PROBLÈMES MATHÉMATIQUES.

Nos prochains numéros contiendront une colonne spéciale pour les problèmes mathématiques. Cette innovation nous a été suggérée par une élite de jeunes commis-marchands désireux d'avoir une occasion d'exercer leurs aptitudes pour le calcul.

Nous nous proposons d'établir un tribunal composé de citoyens intègres et versés dans les chiffres, et de donner des primes de valeur à ceux qui nous feront parvenir les meilleures solutions. Ce sera un moyen de stimuler le zèle et de récompenser le talent.

LE BUREAU DE COMMERCE ET LA POPULATION DE QUÉBEC-EST

Nous avons reçu d'un citoyen de St-Roch, qui signe " QUÉBEC ", une importante lettre qu'il nous est impossible de publier à cause de sa longueur, mais que nous avons cru devoir résumer, en la faisant suivre de quelques commentaires.

Voici les principaux points touchés par notre correspondant :

1° Il devrait y avoir, à St-Roch, un club commercial ou une chambre de commerce locale. Une assemblée des intéressés devrait être convoquée à ce sujet.

2° Les efforts des hommes d'affaires manquent de cet ensemble qui fait la force et donne l'influence.

3° Il faut voir à maintenir et fortifier les industries existantes, et tâcher d'en établir d'autres, même par encouragement pécuniaire, au besoin.

4° Les industriels et les commerçants devraient veiller eux-mêmes aux affaires publiques au lieu de les laisser aux mains des avocats, qui en profitent pour leur avancement personnel. C'est l'opinion exprimée par M. Turner, président du Bureau de commerce, dans un discours prononcé récemment au Lac St-Jean. " La chose publique semble être à eux, ils ont nos propriétés et nos biens à administrer, tandis que la raison et notre intérêt

devraient nous les faire administrer nous-mêmes. Je ne veux pas exclure les avocats et les gens des professions libérales : ils ont du bon ; mais ils sont trop dans le gouvernement du pays pour ce qu'ils ont, et nous, pas assez pour ce que nous avons."

Nous avons tenu à citer textuellement une partie des dernières observations de notre correspondant, parce qu'elles semblent reproduire une idée exprimée officiellement par M. le président du Bureau de commerce de Québec. Était-ce un reproche à l'adresse des avocats ? Était-ce une allusion aux événements du jour, qui occupent tant de gens dans notre ville et au dehors ? Était-ce un regret que l'industrie et le commerce n'aient pas trouvé le tour d'être consultés chaque fois qu'il s'est agi des intérêts pécuniaires de notre ville ? Voulait-on laisser entendre que tout en eût été mieux ? Nous n'en savons rien, n'ayant pas eu l'occasion de vérifier les assertions de notre correspondant. Quoi qu'il en soit, et malgré le désir bien légitime que nous aurions de connaître, à cet égard, l'opinion de M. Turner, nous aimons à croire qu'il a surtout voulu attirer l'attention sur la nécessité de suivre de plus près les affaires de notre ville, chaque fois qu'il s'agit de sauvegarder le crédit public et de créer de nouvelles obligations, ce en quoi il n'aurait pas eu tort.

Mais cette question sera traitée en temps et lieu. Pour le moment, il importe de savoir s'il serait avantageux de créer à St-Roch un Bureau de commerce qui s'occupât des intérêts locaux de cette partie de la cité.

Nous avouons que la suggestion nous a d'abord semblé heureuse ; les 35,000 âmes qui composent la population de Québec-est, ont des droits et des intérêts, sur lesquels il est bon que les financiers de la localité aient les yeux constamment ouverts. Pourtant, nous sommes-nous dit, est-ce bien l'heure d'établir un mouvement sectionnel alors qu'on élargit les limites de la cité pour étendre à un plus grand nombre les bienfaits d'une administration unique, et de faire en quelque sorte bande à part quand il s'agit du commerce et de l'industrie d'une partie de la ville, alors que nous avons un Bureau de commerce dont la mission est de n'ignorer et de ne négliger rien de ce qui peut contribuer à la prospérité générale ?

Pour en avoir le cœur net, nous avons interrogé des hommes d'affaires et avons pris des renseignements officiels au Bureau de commerce de Québec, où nous avons eu le plaisir de rencontrer plusieurs des officiers de l'association, entr'autres, M. Châteauevert, M. Berlinguet, M. le docteur Morin, M. B. Verret, M. F. H. Andrews. Ce dernier, secrétaire du Bureau, nous a gracieusement procuré une liste des membres, où nous avons pu constater qu'au moins trente-six des principaux fabricants et marchands de St-Roch et de St-Sauveur s'étaient fait inscrire. "Cen'est pas encore assez, a remarqué M. le docteur Morin qui a un grand laboratoire et fait un grand débit de préparations pharmaceutiques, mais nous voulons attirer à nous tous ceux qui ont souci du progrès de Québec. Le jour n'est pas éloigné où le Bureau de commerce entrera

dans ses meubles et aura un édifice digne de lui, si l'élan se continue tel qu'il se manifeste depuis quelques années."

Voilà une perspective encourageante ; nous ne voyons pas pourquoi, avec du travail et de l'entente de la part de nos capitalistes de Québec-est, ce futur Bureau de commerce ne serait pas placé au centre même de St-Roch, qui est déjà le grand centre industriel et promet de devenir un centre commercial par excellence. Mais pour cela, il faut une action commune, et non une division qui créerait nécessairement des rivalités. Si, selon notre correspondant, "les efforts de nos hommes d'affaires manquent d'ensemble", c'est une raison de plus de ne pas leur donner prétexte à se coaliser en quelque sorte les uns contre les autres, au simple point de vue des intérêts locaux.

Sans doute, en faisant à chacun sa part de responsabilité, nous pourrions établir que le Bureau de commerce ne s'est pas toujours montré à la hauteur de la situation. Mais il a laissé les vieux sentiers, et il marche dans une voie nouvelle. Le public, qui a ses défiances, a droit de savoir cela. Ainsi, les règlements du Bureau de commerce ont été complètement révisés dans ces derniers temps. Un esprit plus large a présidé à sa réorganisation ; une nouvelle charte d'incorporation, qui sera en vigueur le 1er décembre prochain, lui assure des pouvoirs étendus et une immixtion bienfaisante et officielle dans toutes les entreprises qui sont sous le contrôle des gouvernements ; enfin, on y compte moins sur les hasards de la politique et du patronage que sur le talent et l'énergie des citoyens. Le Bureau sera subdivisé en seize comités distincts qui représenteront chacun une branche de l'activité industrielle et commerciale. Dans ces comités formés de spécialistes, seront discutés les intérêts inhérents à chaque branche, et seront élaborés les projets qu'on soumettra ensuite à la sanction du Bureau. L'étude se fera plus aisément de cette façon, le temps — qui est de l'argent — sera économisé, et la ville y gagnera. L'avertissement de M. Berlinguet sonne encore à nos oreilles : "Prenez garde, nous disait-il, de favoriser un mouvement sectionnel. J'ai connu le temps où il y avait deux Bureaux de commerce à Québec ; je faisais partie des deux associations. Jamais les intérêts de Québec n'ont été plus outrageusement sacrifiés." Telle est l'expérience acquise : gardons-nous de la répéter.

Notre correspondant parle encore de protéger les industries existantes et d'en établir d'autres, même par encouragement pécuniaire, c'est-à-dire, supposons-nous, par exemption de taxes, ou contribution de la caisse municipale. C'est une grave question que nous étudierons à son mérite, l'un de ces jours. Une industrie vraiment bonne se protège d'elle-même, dit-on, et jamais l'argent ne fait défaut à l'homme intelligent et courageux qui l'exploite. Nos fabriques les plus recommandables n'ont pas eu d'autres commencements.

Nous faisons appel à une expression ouverte de l'opinion publique sur ces importantes matières, et nous ferons bon accueil aux communications qui nous seront adressées à ce sujet.

JOSEPH TURCOTTE.

NICOLAS PERROT

ou

Les Coureurs des Bois sous la Domination Française

PAR G. B.

Le 22 décembre 1886, Georges revenait de l'École d'Agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière, passer ses vacances de Noël chez son grand-père, à Québec. Son grand-père, pour le récompenser de sa bonne conduite au collège, lui avait fait présent d'une paire de patins à roulettes, à son immense satisfaction. Tous les jours, une fois par jour au moins, il allait au patinoir, près de la porte St-Louis, et c'était pour lui, un plaisir toujours nouveau.

Un soir, qu'une grosse neige poussée par un grand vent du nord-est s'amoncelait en tourbillons dans les rues, Georges allait de temps en temps regarder à la fenêtre, et retournait auprès de la lampe continuer à lire d'un air découragé. Il lisait, je crois, l'Histoire du Canada. On entendait le vent siffler en tempête. Pauvre Georges alla encore, pour la dixième fois au moins, soulever le rideau de damas, et revenant s'asseoir, il dit avec un soupir :

—Grand papa, croyez-vous que le vent va tomber ?

—Pourquoi demandes-tu cela, Georges ?

—J'aurais voulu aller essayer mes patins.

—Mais tu les essayes tous les jours, tu ne dois plus en être au simple essai. Je ne crois pas, mon enfant, que tu puisses sortir ce soir. Entends-tu le vent ? Tu te perdrais dans la neige. Il fait un temps à ne pas mettre les chiens dehors.

—Je crois que vous avez raison, dit Georges après avoir jeté un dernier coup-d'œil au dehors ; puis, approchant une chaise du fauteuil de son grand-père : Voulez-vous, ajouta-t-il, me conter une histoire, vous savez, comme celle que vous nous disiez l'autre jour, de ces pauvres coureurs des bois quand ils étaient surpris par les tempêtes d'hiver, ou poursuivis par les sauvages, sur les rivières des pays d'en haut, en canot, ou dans les bois ?

—Que veux-tu que je te conte ?

—Quel a été le plus célèbre coureur des bois, dans votre opinion ?

—Il est bien difficile de le dire ; il y en a eu un si grand nombre. Leurs histoires d'ailleurs ne sont pas-toujours bien exactes, ou trop peu connues ou souvent exagérées par les voyageurs, leurs amis ou leurs contemporains. Je serais porté à croire cependant que l'un des plus célèbres comme l'un des plus habiles parmi les coureurs des bois était Nicolas Perrot.

—Oh ! grand papa, dites-moi donc l'histoire de Nicolas Perrot. Mais avant, apprenez-moi combien

de nations comptaient les Iroquois de son temps. N'étaient-ils pas les ennemis les plus acharnés des Français ?

—Oui, Georges. Les Iroquois occupent dans l'histoire du Canada une place trop importante, se trouvant mêlés à presque toutes les guerres des Français, pour que je puisse songer à te la raconter avec l'histoire de Perrot. Je te dirai seulement qu'ils habitaient une partie de la rive sud du lac Ontario. Ils étaient divisés en cinq nations, formant une puissante confédération. Les noms de ces cinq nations étaient, suivant leur position de l'est à l'ouest :

Les Agniers, appelés par les Anglais, Mohawks.

“ Onneyouts “ “ “ Oneidas.

“ Onnontaguès “ “ “ Onondagas.

“ Goyogouin “ “ “ Coyugas.

“ Tsonnontouans “ “ “ Senecas.

De tous les sauvages de la Nouvelle-France, les Iroquois étaient les plus braves et les plus belliqueux. Ils détruisirent les Algonquins, les Outaouais et les Hurons ; leur nom seul était suffisant pour jeter la terreur parmi leurs ennemis. Dans le cours de l'histoire de Nicolas Perrot, j'aurai probablement occasion de parler souvent des Iroquois.

—Quel a été le plus grand chef de guerre des Iroquois ?

—Ils ont eu plusieurs guerriers fameux. Peut-être que le plus habile a été *La Chaudière Noire*, qui vivait du temps de Perrot, dont je vais te raconter quelques-unes des aventures. Il est quelquefois assez difficile de pouvoir distinguer dans les histoires des voyageurs des pays d'en haut, tout ce qui est vrai de ce qui est faux ou exagéré. Sur un fonds de vérité, on voit presque toujours dans leurs récits quelques choses de pure imagination ou d'ornement. Tu devras par conséquent ne pas toujours prendre comme parole d'évangile, tout ce que l'on a rapporté de Perrot, un homme vraiment extraordinaire.

Avant de commencer, nous allons faire un marché ensemble.

Je raconterai ; tu prendras des notes que tu mettras ensuite en ordre à ta manière.

—Oui, grand papa ; et vous les corrigerez ?

—Si ça ne me fatigue pas trop. À mon âge, vois-tu, on aime mieux raconter qu'écrire. Peut-être aussi retoucherai-je quelques passages ; nous verrons.

CHAPITRE I.

UNE DÉCOUVERTE AU LIEU D'UN ACCIDENT

Par une pluvieuse matinée de la fin du mois de novembre 1669, deux hommes travaient sur la glace de la rivière St-Charles, en arrière de Québec, un canot chargé des produits de leur chasse. Ils avaient placé le canot sur un traîneau à patins, pour en faciliter le transport.

Le plus âgé pouvait avoir trente-cinq ans. C'était un beau type de la race algonquine. L'autre,

appelé Jean, forgeron de son métier, mais chasseur par goût, négligeait volontiers sa boutique pour se livrer à sa passion dominante, la grande chasse dans les bois, et les aventures. Depuis le mois de septembre précédent, il s'était engagé à Nicolas Perrot, un fameux coureur des bois et l'un des plus habiles voyageurs des pays d'en haut. Perrot lui avait dit de se tenir prêt à partir vers la fin de décembre, et il n'attendait plus que son arrivée. A peine âgé de vingt ans, Jean était déjà renommé par sa force extraordinaire, qui lui avait valu le surnom de Le fort.

Ils se dirigeaient vers la Pointe aux Lièvres, où l'Algonquin avait sa cabane et sa famille. Quand ils arrivèrent à la demeure du sauvage, la pluie avait cessé, le temps s'était refroidi sensiblement et quelques rayons de soleil commençaient à percer les nuages que dissipait un vent sec du nord-ouest.

Jean attacha le traîneau à un pieu planté dans la glace. Ils portèrent à la cabane tout ce que contenait le canot, à l'exception de la petite voile carrée que Jean avait hissée sur son mât pour la laisser sécher.

—Nous avons bien gagné une pipe, dit Jean, en produisant de sa poche un vieux brûlot, tout noir, long comme le doigt, qu'il se mit à bourrer de tabac ; puis avec des pincettes il tira un tison tout rouge du foyer, alluma, et s'assit sur un billot de bois près de la cheminée. Après avoir lancé avec complaisance quelques bouffées de fumée, il se retourna vers son compagnon qui déjà, le couteau à la main, était en train d'écorcher l'un des chevreuils et d'en couper des tranches.

—Mais que fais-tu là, grand Pierre ? Viens donc te sécher au feu et fumer une pipe. Je t'aiderai après.

—Hun ! pour manger. Colas va venir.

—Colas ? Mais il est encore à Montréal.

—Demande à femme.

Marie Togataronon, la femme de grand Pierre, était une belle sauvagesse, encore jeune, et déjà mère de quatre enfants, dont l'aîné, appelé José, avait dix ans.

—Il est arrivé de Montréal hier, dit-elle, est venu ce matin demander grand Pierre. J'ai dit : Grand Pierre allé à chasso pas loin. Bon, qu'il a dit, revenir après-midi.

—Il a dit qu'il reviendrait cet après-midi ? a-t-il parlé des Esquimaux ?

—Non.

—C'est drôle, tout de même qu'il n'ait pas demandé à les voir. Ils savent bien qu'ils étaient arrivés, puisque je le lui ai fait écrire. Ils lui coûtent assez d'argent, et pourtant ils ne sont pas trop cher encore. Je crois qu'il sera content de notre voyage qu'en penses-tu grand Pierre ?

—Chiens bons, trop cher, beaucoup cher ! trop de chiens, manger trop. Deux, assez. Pourquoi neuf, quatre, six ?

—En effet, la nourriture, ça coûtera cher. Je dirai comme toi, pourquoi tant de chiens ? mais c'était l'ordre d'en acheter une trentaine, si on pouvait en trouver autant qui pussent faire par jour quinze lieues en moyenne pendant six jours

de suite, sur de bons chemins et sans être chargés. Colas a son idée et il sait ce qu'il fait. Il n'y a pas un seul des chiens qui n'ait prouvé, plus d'une fois, qu'il pouvait au besoin faire vingt lieues par jour et cela jusqu'à six jours de suite. Le gris et la grise, avec grison en tête, attelés à la même traîne, ont fait trente lieues par jour pendant trois jours de suite, sans être trop fatigués ; et, après une journée de repos, ont fait la même distance en retournant, dans le même temps.

—Hun ! répondit grand Pierre avec ce son guttural particulier aux sauvages, et un grand sérieux, où va aller comme ça pendant six, quatre jours ? au diable, pour sûr.

—Oh ! reprit Jean, en éclatant de rire, il saura bien en revenir. En attendant je vais aller voir les Esquimaux et leur porter à manger, après avoir éventré et vidé mes deux chevreuils ; les trois autres sont à toi.

Pendant que les deux chasseurs étaient occupés à dresser leurs chevreuils, Marie leur préparait un bon diner. Le vent s'était élevé de plus en plus, il faisait bonne brise en ce moment. La petite fille de Marie entra en se soufflant dans les doigts.

—Où est José ? demanda la mère.

—Il joue dans le canot.

La mère courut à la porte et appela José ; n'entendant pas de réponse, elle gagna le bord du rivage, mais ne voyant ni José ni le canot, elle retourna à la cabane et dit avec calme, quoiqu'intérieurement elle se sentit très agitée :

—Grand Pierre, je n'ai pas vu José et le canot n'est pas à la côte ; il vente bien fort.

Jean se précipita dehors et, nu tête, se mit à courir du côté où le vent devait avoir poussé le traîneau. Grand Pierre ne croyant pas à un accident et se fiant d'ailleurs sur Jean, continua stoïquement à lever les peaux de ses chevreuils.

—Jean est bien longtemps sans revenir, tu devrais aller voir, grand Pierre.

Celui-ci, que l'inquiétude gagnait, prit son casque, mais avant de partir il interrogea la petite fille. Elle lui dit que José s'était mis dans le canot, et que, prenant l'écoute, il avait tiré dessus ; le traîneau et le canot étaient partis, arrachant le pieu fixé dans la glace et attaché au bout de la corde.

—De quel côté ?

—Par là, dit-elle, en montrant la direction du bas de la rivière.

Grand Pierre prit sa course dans la direction indiquée.

Dans le même temps que se passait l'événement que nous venons de raconter, un homme de stature un peu au-dessus de la moyenne, vêtu d'un capot de couverture blanche, avec ceinture de laine fléchée, qui dessinait avec avantage sa taille souple et dégagée, un casque de marte, pantalon de drap gris, et chaussé de souliers de chevreuil richement travaillés en poils de porc-épic, marchait lentement en suivant le sentier le long de la rivière St-Charles. Tout à coup il aperçut sur la glace, au loin, un objet qui paraissait se mouvoir avec vitesse. Il lui sembla distinguer une voile, puis bientôt il reconnut que c'était un canot monté sur un traîneau à patins. Au même instant il crut

entendre des cris de détresse et reconnut la voix du petit José qui lui tendait une de ses petites mains, comme pour l'appeler à son secours.

L'homme se lança à toutes jambes vers le canot, qui arrivait presque en face de l'endroit où il se trouvait. Mais avant qu'il put atteindre le milieu de la rivière, le traîneau passait avec la rapidité d'une flèche. Malgré ses efforts, quoiqu'il fût excellent coureur, le canot, poussé par le vent, le laissait bien loin en arrière.

—Lâche l'écoute, criait-il à José, lâche l'écoute.

Mais José, soit qu'il n'eût pas compris, soit par vaillantise d'enfant, au lieu de lâcher l'écoute se mit à la tirer plus fort. L'homme courait de toutes ses forces, espérant sauver l'enfant, avant qu'il fût précipité dans une grande mare qu'il avait remarquée.

Le traîneau n'étant pas dirigé, quoiqu'heureusement maintenu dans une direction assez droite par le pieu qui trainait à l'arrière et qui en modérait la vitesse, alla frapper contre un obstacle et culbuta, lançant violemment le canot en dehors. Le petit José n'avait pas lâché l'écoute ; il était déjà debout et avec un petit air vainqueur, inconscient du péril auquel il venait d'échapper, il attendit crânement que l'étranger vint à lui. Celui-ci ayant constaté que l'enfant ne s'était fait aucun mal, releva le traîneau, dont il se mit à examiner les patins avec une attention si profonde qu'il ne remarqua pas l'arrivée de grand Pierre suivi de loin par Jean qui, tout essoufflé, s'écria :

—Mâtin, comme tu courres ! Je me croyais bon, pourtant ; mais tu me distances sans peine. Puis apercevant l'homme qui examinait le traîneau il reconnut Colas, s'avança vers lui et lui tendant la main :

—Ah ! c'est vous mon bourgeois, comment vous portez-vous ?

—Bien, mon ami ; et toi, grand Pierre, comment vas-tu ? dit Colas en leur serrant la main tour à tour. Je suis content de vous rencontrer ensemble ; j'allais chez toi, grand Pierre, pas trop certain que vous fussiez de retour de la chasse. J'ai une grande nouvelle à vous annoncer ; nous parlons à la prochaine chute de neige pour Michilimakinac. Tu viendras, grand Pierre ?

—Pour Michilimakinac ! exclama Jean.

—Oui, oui, pour Michilimakinac ; je vous conterai tout ça à la cabane.

Colas, grand Pierre et le petit José prirent le chemin de la Pointe-aux-Lièvres, pendant que Jean remettait le canot sur ses patins pour le ramener à la maison.

Grand Pierre n'avait pas dit un mot, après les premières salutations ; et Colas, imitant son silence, pensait à la scène de canot filant à la voile sur la glace.

Marie, qui les avait vu venir, le petit José trotinant auprès du canot, s'était empressée de tirer la sagamité du feu. Elle en avait empli un large bol de bois qu'elle avait posé sur la table, avec trois écuelles de ferblanc et des cuillers de fer, bien propres.

Quand ils furent tous entrés, grand Pierre indi-

qua à Colas et à Jean leur place à table, puis, faisant le signe de la croix, il s'assit entre ses deux convives.

Pendant tout le repas, grand Pierre demeura silencieux et grave : Colas était pensif ; et Jean, qui avait une grande démangeaison de parler de ses esquimaux, comme il appelait ses chiens, n'osait commencer la conversation, se sentant un peu gêné, en présence de son bourgeois.

Après avoir fait honneur à la sagamité et surtout aux appétissantes tranches de chevreuil, grand Pierre fit apporter son calumet et le passant à Colas, il lui offrit en même temps sa blague de loup-marin pleine de tabac. Colas se leva, s'approcha de la cheminée, où il prit un tison avec lequel il alluma le calumet, puis après avoir tiré trois ou quatre touches, il le passa à Jean qui en fit autant avant de le rendre à grand Pierre. Celui-ci tira cinq ou six touches, éleva le calumet à la hauteur de son front et alla le déposer sur une tablette au-dessous d'un trophée d'armes diverses appendues à la cloison. Cela fait, il vint s'asseoir sur un escabeau près de la cheminée, et tira de sa poche un bougon de pipe de terre qu'il alluma. Colas et Jean tirèrent également leurs pipes et se mirent à fumer en silence.

—Au bout d'une dizaine de minutes, grand Pierre dit :

—Colas à des nouvelles à nous donner ; j'écoute.

Colas répondit :

—Les Iroquois ont, malgré la paix, attaqué un parti de Canadiens et d'Algonquins sur le haut de la rivière Outaouais, plus haut que la Roche Capitaine. Ils ont pillé un de mes canots, et près de la moitié de ceux des négociants de Montreal qui se dirigeaient vers Michilimakinac avec des marchandises. Les autres canots ont réussi à se rendre chez les Nipissiriniens, d'où les commis ont écrit qu'ils attendaient des ordres avant d'aller plus loin.

Je ne pensais partir que vers la fin de décembre on le commencement de janvier, quand je t'ai demandé d'aller avec Jean m'acheter des chiens au Labrador. Je ne pensais pas, alors, avoir besoin de toi, grand Pierre, pour m'accompagner dans les pays d'en haut, et je te l'ai dit. Mais ces nouvelles de guerre ont tout changé. Il faut que je parte aussitôt qu'il tombera de la neige. Je suis descendu à Québec pour rassembler mes hommes et te demander de te joindre à nous ; acceptes-tu ?

Grand Pierre, après un long silence, se leva et marchant droit à une petite armoire, dont on avait enlevé les tablettes, il l'ouvrit et montra du doigt, sur le fond, une figure grossièrement tracée, avec de la peinture rouge, représentant un crâne humain. Au-dessus de ce crâne était planté un clou à tête jaune. A quelques pouces plus bas, sur une même ligne horizontale, on voyait six autres clous à tête rouges, plantés à une distance de trois pouces les uns des autres. De chacun des trois clous de gauche pendait une petite corde au bout de chacune desquelles était attachée une chevelure.

—Colas, dit-il, tu vois ici la figure de Simon Pieskaret, le grand chef Algonquin, assassiné par six traitres Agniéronnon, à l'instigation d'un chef Onnontaguéronnon. Tu vois trois chevelu-

res seulement, ce sont celles de trois des assassins agniéronnons. Mon père n'est pas encore vengé ! J'ai appris qu'un parti d'Iroquois est allé à la chasse et tendre des pièges en haut de la rivière Machiche. Il faut que je venge mon père. Là où vont les Iroquois, là doit aller grand Pierre. Que pense Colas ? Grand Pierre doit-il aller avec lui, ou bien rester pour venger son père ?

—Tu me connais depuis longtemps, grand Pierre ; tu sais que je suis ton ami ; tu sais combien j'aime à combattre à côté de toi, combien j'apprécie ta valeur, ta sagacité, ta prudence. Eh bien, puisque tu en appelles à ma décision, je dis que je t'approuve. Cependant je regrette beaucoup de ne pouvoir t'avoir avec moi pour m'aider à punir le bâtard flamand et ses Agniers aussi bien que les Onontagués commandés par la Chaudière Noire. Je te dis : Reste pour venger Pieskaret, si tu es sûr que ses assassins sont au nombre des chasseurs iroquois sur la rivière Machiche.

En entendant prononcer le nom de la Chaudière Noire, les yeux de grand Pierre prirent une expression de haine féroce.

—La Chaudière Noire ! s'écria-t-il, c'est lui, là ! C'est pour sa chevelure ce clou-là ! et il mit le doigt sur le clou à tête jaune au-dessus du crâne humain. Grand Pierre ira avec Colas.

Après un assez long silence qui suivit cette déclaration de l'Algonquin, Colas proposa d'aller voir les chiens.

—Ce sont de fameux esquimaux, mon bourgeois ; mais parmi la bande il y en a deux qui ne sont pas esquimaux purs, et malgré ça je les aime autant et même mieux que les autres, dit Jean. Grand Pierre ne voulait pas les acheter, mais j'ai insisté ; et vous allez voir si je n'avais pas raison.

—Et pourquoi cela ? demanda Colas.

—D'abord, c'est qu'ils jappent quand ils entendent quelqu'un venir ou voient un étranger ; ensuite, quand ils courent le chevreuil dans les bois, on peut les entendre d'une demi-lieue. Les autres ne jappent jamais.

Après cette explication ils sortirent suivis de grand Pierre, et se dirigèrent vers une cabane assez éloignée où logeaient deux sauvages, amenés exprès du Labrador pour prendre soin des chiens durant le voyage. Quand ils arrivèrent près de la cabane, des aboiements furieux se firent entendre. Jean regarda Colas, en souriant.

—Ah ! je vous disais bien. Ce sont mes chiens qu'on entend. Je ne vous conseillerais pas d'entrer seul avant d'avoir fait leur connaissance. Ils peuvent dévorer un homme.

Au même instant un des sauvages esquimaux sortit de la cabane, et ferma la porte en repoussant les chiens qui voulaient sortir. Grand Pierre lui ayant dit quelques mots, dans la langue montagnaise, le sauvage rentra dans la cabane, puis ressortit un instant après avec son compagnon, armés chacun d'un grand fouet, suivis des chiens qui, en reconnaissant Jean et grand Pierre, vinrent, en faisant des démonstrations de joie, leur lécher les mains. Colas admira les chiens qui étaient tous jeunes, forts et vigoureux, admirablement formés pour la course ou pour traîner des charges.

—Mais ils paraissent tout jeunes, dit-il.

—Ils n'ont que deux ans au plus ; le gris que vous voyez là et la chienne grise à côté ont trois ans.

—Ils ne paraissent pas méchants.

—Oh ! ceux-là sont doux. Cependant il ne faudrait pas trop s'y fier, surtout le soir, à moins qu'il y ait quelqu'un qu'ils connaissent pour leur parler.

Colas après avoir compté les chiens, examina les traînes d'éclisses en mérissier des esquimaux, appuyées sur la cabane, leurs formes, leurs dimensions, (elles avaient au moins 14 pieds de long) leur légèreté, en même temps que leur solidité. Ce qu'il remarqua surtout, ce fut la manière dont les travaux s'attachaient à la traîne. Le travail pouvait, simplement en le renversant et le laissant glisser sur une tringle, servir à tirer soit par un bout soit par l'autre de la traîne.

—Jean, dit-il, j'aime les chiens ; s'ils sont aussi bons qu'ils sont beaux, je te donnerai une bonne gratification. Je veux aussi voir les deux autres.

A un signe que fit Jean, l'un des esquimaux alla chercher les deux chiens, qu'il tenait attachés. Ils se mirent à gronder en voyant un étranger.

—Ne sont-ils pas beaux, et de bonne garde aussi ? dit Jean. Qu'en pensez-vous, mon bourgeois ? Allez, quand ils vous connaîtront vous les aimerez bien. Si vous voulez, nous allons les amener et les régaler avec les débris des chevreuils que nous avons tués ce matin. Vous n'aurez qu'à les soigner de votre main, et vous en ferez des amis.

—Oui Jean, je suis satisfait de tes achats, mais, pour l'usage que je veux faire des chiens, je préfère ceux qui ne jappent pas ; ça n'empêche pas que je saurai les employer autrement.

—C'est donc que vous voulez les emmener dans les pays d'en haut, parmi les sauvages ?

—Justement ! Tu l'as deviné. Les chiens qui jappent à propos d'un rien, peuvent donner l'alarme à l'ennemi, et nous faire découvrir. Je ne voudrais pas risquer de les emmener.

—C'est dommage, mes deux chiens sont si bons de collier ; ils n'y en a pas d'aussi forts dans toute la bande ; c'est vrai qu'ils ne courent pas aussi vite que les autres pour une longue course, mais si on les laisse aller leur train, ils peuvent faire leur 15 à 20 lieues par jour, sans trop souffler. Tiens, j'y pense, je connais un homme à la ville qui pourrait les dresser à ne pas japper, même j'en suis sûr. C'est le meilleur dompteur de chiens qu'on puisse voir, même qu'il en a un qui fait tout ce qu'il lui commande ; il l'appelle "Médor," il ne lui manque que la parole ; même qu'il en a un qui parle ; ça c'est la vérité, je l'ai vu moi-même, celui-là il l'appelle "Merlin" ; cet homme, c'est Bibi Lajeunesse. Si vous voulez, M. Colas, je lui en parlerai, pas plus tard que ce soir, car je dois le rencontrer après souper, par engagement spécial.

—Bon. Et quel est ce Bibi Lajeunesse ?

—Dame ! il n'est pas beau, mais c'est un malin. D'abord il est bossu, une bouche immense et qui grimace toujours, des jambes qui ne finissent plus, des bras qui lui descendent aux genoux ; avec tout cela le plus drôle des hommes ; rien qu'à le

regarder, faut rire ; un nez en perroquet, un vrai singe, quoi ; fort des bras ; faible des jambes, excepté à 'a jambette ; un vrai paresseux pour la marche, par exemple, il ne veut jamais venir à la chasse plus loin que la Petite rivière, et encore ça le force

—Allons, je vois que ton Bibi n'est pas un type d'élégance, ça n'empêche pas que je serais curieux de le voir demain, pourrais-tu me le faire connaître ?

—Demain vous le verrez.

—Bien. Maintenant que nous sommes arrivés à la cabane de grand Pierre, je désirerais donner de mes propres mains la nourriture aux chiens afin d'en faire des amis.

Jean dit un mot aux esquimaux, qui firent claquer leurs grands fouets aux longues mèches de peau d'anguilles. Tous ces chiens intelligents se placèrent sur une ligne en arrière de leurs conducteurs. Jean alla chercher dans la cabane deux poches pleines de débris de chevreuils. Colas la distribua aux chiens qui tous lui témoignèrent leur reconnaissance, sans en excepter les deux jappeurs, comme les appelait Jean.

—Voyez-vous, bourgeois, ces bêtes savent déjà que vous êtes un ami pour eux. Avez-vous remarqué comme mes jappeurs frétilaient de la queue, quand vous leur avez donné la nourriture ?

—Oui, oui. Allons retrouver grand Pierre qui est déjà entré. J'ai quelque chose à lui demander avant de retourner à la ville. Grand Pierre, assis au coin de la cheminée, tenait deux de ses enfants sur ses genoux. Marie, accroupie sur une nante de paille de blé d'inde tressée, travaillait à des souliers de caribou, ornés de poils de porc-épic de différentes couleurs. En entrant, Colas remarqua qu'elle avait les yeux rouges comme si elle venait de pleurer.

—Marie, lui dit-il, sois courageuse comme toujours, ton mari reviendra avec moi avant la fin d'avril. Pendant son absence tu ne manqueras de rien pour toi et tes enfants. Demain je t'enverrai porter du lard, de la farine, des patates, et tout ce dont tu auras besoin. Tu as un bon bucher de bois à la porte, assez, je crois, pour tout l'hiver. Si tu avais besoin de quelque chose pendant notre absence, tu n'auras qu'à aller au magasin de M. Raolos, et il t'avancera ce que tu lui demanderas en mon nom. Tu sais où est le magasin de M. Raolos, dans la rue Sous-le-fort ?

—Je le connais, dit-elle, en essuyant une larme qui s'échappait malgré elle de ses yeux reconnaissants.

—Merci, Colas : grand Pierre est prêt à partir, maintenant il n'aura plus d'inquiétude pour sa femme et les petits, ajouta le sauvage, en tendant la main à Colas.

—C'est bien, tu me diras demain tout ce dont tu auras besoin, je te le donnerai. Je voudrais partir au plus tôt, mais il n'y a pas encore assez de neige pour les traînes et les chiens ; il me faudra cinq à six jours pour terminer mes affaires ; je voudrais envoyer mes hommes en avant, pour *clairer* une route afin de passer les traînes sans aucun embarras par le plus court chemin jusqu'à Montréal. Tu connais la route, nous l'avons par-

courue ensemble l'hiver dernier ; elle est la meilleure, parce qu'elle est en dehors des courses ordinaires des sauvages, la plus directe comme la plus commode. Peux-tu partir demain avec mes hommes ? Tu leur serviras de guide, et ils travailleront à nettoyer la route des grosses branches et des troncs d'arbres renversés.

—Grand Pierre est prêt.

—Bien ! viens me trouver demain matin à dix heures, au magasin de M. Raolos, j'aurai encore quelques choses à te dire. Il faudra nous entendre sur les signes de la route. Si tu arrives à Montréal avant moi, tu iras trouver M. Lamothe et lui annoncer ma prochaine arrivée, sans cependant parler des chiens à personne. Tu n'auras pas besoin de m'attendre plus de quelques heures à Montréal, tu mèneras les hommes au bout supérieur de l'île de Montréal ; tu traverseras droit à la Croix plantée de l'autre côté de la rivière ; les hommes commenceront à nettoyer la route à partir de la grosse pierre, tu sais, où nous nous sommes arrêtés pour manger en revenant du lac Nipissing, l'hiver dernier, en raquettes. La route n'aura pas besoin d'avoir plus de deux à trois pieds de large, seulement pour passer les traînes sauvages. Tu comprends ?

—Oui.

—Avant de retourner à la ville, j'aimerais à voir les chiens attelés sur les traînes. Veux-tu, Jean, avertir les Esquimaux ? J'aimerais aussi atteler quelques chiens sur le traîneau à patins.

—Ça sera aisé, mon bourgeois.

—Je voudrais, s'il y a moyen, que le canot fût bien amarré sur le traîneau ; tu embarqueras le mat et la voile, et j'aurai besoin d'une gaffe pour diriger le traîneau.

—Si nous prenons le canot, il nous faudra trois chiens.

—Fais comme tu l'entendras. Tu mèneras les chiens et je gouvernerai.

Dix minutes après, tout était prêt. Colas examina avec soin les attelages. Il y en avait sept pour chaque traîne, attelés les uns devant les autres. Un esquimaux, debout sur chaque traîne, le fouet à la main, attendait le signal. Colas était assis à l'arrière du canot, la gaffe à ses pieds. Avant de sauter dans le devant du canot, Jean demanda à son bourgeois où il voulait aller. Celui-ci, après avoir examiné le soleil, dit :

—Le vent a modéré, il n'est pas plus de trois heures et demie ; la glace est bonne, je pense que nous pourrions aller jusqu'à la chute et revenir avant la brunante. Qu'en penses-tu, Jean, toi qui connais les chiens ?

—Sans difficulté.

—Eh bien ! saute dans le canot, donne le signal nous suivrons par derrière pour voir l'allure des chiens.

Les Esquimaux, informés de la route à suivre, firent claquer leurs grands fouets au-dessus de la tête des chiens de tête. Les chiens partirent d'abord à un trot allongé, les deux traînes sauvages de front. Les deux jappeurs n'avaient point été attelés, ainsi qu'un autre jeune chien. Les deux premiers courraient en aboyant de chaque

côté des traînes. Jean, sauté dans le canot, conduisait ses chiens au trot en arrière des traînes, où il avait assez de peine à les maintenir.

—Laisse les aller, dit Colas, et tiens le traîneau à côté de celle de droite.

Ayant examiné l'action des chiens pendant quelque temps :

—Passe de l'autre côté, je veux examiner l'action des chiens de l'autre traîne.

Jean qui était fier des chiens qu'il avait achetés, disait avec un air d'orgueil :

—Comment les trouvez-vous, bourgeois ?

—Beaux, très beaux.

—Vous allez voir tout à l'heure. On va les mener ainsi au trot jusqu'à la mare. Ils viennent de manger, faut pas les mener trop vite en partant.

—Nous ne pourrons pas les suivre. J'ai peur, notre canot pèse plus que leur traîne, nous sommes deux et ils ne sont qu'un par voiture.

—Laissez faire, nous verrons ; j'ai attelé le gris et la grise avec le grison sur notre traîneau ; si je vois que ça les force trop, j'attèlerai en avant ce chien noir qui nous suit, c'est le compagnon du grison, ils vont toujours ensemble. Je l'ai laissé libre exprès.

Colas considérait avec satisfaction l'allure fière et dégagée des chiens. Les deux équipages se maintenaient de front, se passant alternativement l'un l'autre, sans montrer de supériorité réelle. Quant ils eurent dépassé la mare, Jean, se tournant vers Colas lui dit :

—Le vent a l'air de tourner au nord, nous aurons, je pense, un fameux vent pour revenir ; mais si nous ne nous hâtons pas, je crains que les chiens n'aient à courir vent debout avant d'arriver. Voulez-vous, bourgeois, que je donne le signal ? vous allez voir du jeu.

—Donne le signal.

Jean qui avait pris de l'un des esquimaux une trompette en fer blanc, sonna un vigoureux laisser aller. En même temps les fouets des Esquimaux éclatèrent comme des détonnations de pistolets, et les chiens partirent ventre à terre. C'était beau à voir : ces chiens qui, tout à l'heure, trottaient la tête haute, la queue recourbée sur le dos, faisaient maintenant des bonds prodigieux, la tête et le col allongés en avant, les oreilles basses, la queue droite et horizontale. Colas ne disait pas un mot et admirait ces vaillantes bêtes. Jean regardait son bourgeois en souriant de satisfaction et oubliait de laisser aller ses chiens, qui bondissaient dans leurs colliers, retenus par la puissante main de leur conducteur.

—Lâche donc tes chiens, dit Colas, nous ne pourrions jamais rattraper les traînes.

Jean lâcha les cordeaux en criant : hu le gris ! hu la grise ! houp ! houp ! houp ! hu grison ! Tayo ! Tayo ! Les chiens, qui ne demandaient pas mieux, s'élançèrent comme une balle. Le traîneau gagnait sensiblement sur les traînes ; bientôt il se trouva assez près, pour que Colas pût examiner chaque chien séparément, et apprécier leur étonnante vigueur. Les trois attelages étaient maintenant de front. Les Esquimaux criaient à tue-tête, tout en faisant claquer leurs fouets, les

chiens hurlaient, quelques-uns aboyaient. Jean, qui devenait de plus en plus excité par cette course vertigineuse, sonnait de la trompette à pleins poumons, puis, agitant les rênes, criait : houp mes chiens ! coure le gris ! coure la grise ! hu grison ! Tayo ! Tayo ! C'était une vraie chasse-galerie. Colas riait et s'enthousiasmait à l'unisson de la course. Jean, qui voulait passer les traînes, qui se maintenaient au même niveau, proposa d'arrêter ses chiens pour atteler le quatrième au traîneau.

—Mais nous allons perdre trop de temps, disait Colas.

—Nous gagnerons bien le temps perdu. Nous sommes trop pesants. Venez prendre les cordeaux pendant que je vais sauter sur la glace et atteler. Et il arrêta ses chiens.

Colas les maintint pendant que Jean passait le collier au col du chien noir, qui se laissa faire avec une visible satisfaction. En un clin d'œil les traits furent accrochés aux gances de l'attelage de grison. Jean sauta dans le canot et prit les cordeaux, puis, Colas s'étant remis à l'arrière, les chiens furent lancés. C'est alors que Colas put apprécier la différence que faisait un chien de plus sur une voiture trop chargée pour la course. Sans aller beaucoup plus vite, les chiens ne faisaient plus les mêmes efforts et semblaient comparativement à l'aise sans diminuer leur vitesse. Les deux traînes et le traîneau arrivèrent à la chute presque en même temps. Le vent avait viré au nord-est et augmentait sensiblement.

—Nous allons avoir une bonne brise, dit Jean. Va-t-on tourner ici sans s'arrêter ? Vous voyez, les chiens ne soufflent presque pas.

Colas sauta hors du canot, examina d'abord les chiens du traîneau, puis, après avoir fait une inspection minutieuse des attelages de chaque traîne :

—Ce sont de bons chiens, dit-il aux Esquimaux, dans la langue montagnaise qu'il parlait facilement ; pensez-vous qu'ils puissent retourner du même train ?

—Plus vite, plus vite ; vent mauvais tantôt, vent bon maintenant, chiens pas fatigués.

—Aimez-vous ces chiens ?

—Beaucoup.

—Quand pensez-vous retourner au Labrador ?

—Pas cet hiver ; l'été prochain, par eau. Pas vouloir descendre en raquettes à cause des Montagnais.

—Aimeriez-vous vous engager pour conduire les chiens cet hiver jusque dans les pays d'en haut ? nous reviendrons en mars ou avril.

—Nous voulons consulter grand Pierre avant de donner une réponse. Demain matin nous irons vous voir à la ville.

—Je vous attendrai avec grand Pierre. Il sait où me trouver ; vous pouvez reconduire les chiens maintenant ; menez-les bon train.

Quand les Esquimaux eurent pris une bonne avance, Colas fit dételer les quatre chiens de son traîneau et monter le mât du canot sans néanmoins en faire dérouler la voile ; puis, prenant la gaffe en main, il prit son poste au gouvernail.

—Saute dans le canot, maintenant, Jean.

—Et les chiens ? vais-je les lâcher ? Ils vont nous quitter, et comment retournerons-nous ?

—Lâche-les, et ne sois pas en peine. Les traînes d'ailleurs sont trop loin pour que les chiens pensent à nous quitter pour les suivre. Bien, saute dans le canot, hisse la voile et donne moi l'écoute.

Jean regardait son bourgeois d'un air inquiet, curieux de savoir ce qu'il allait faire. Celui-ci avait de grands doutes sur la réussite de sa tentative ; il y avait pensé fort sérieusement, calculant la portée de sa découverte pour la rapidité de ses voyages d'hiver sur les rivières et les lacs de l'ouest où il avait pénétré le premier, pour la traite des pelleteries et l'amour des aventures, si elle pouvait réussir. Cependant il ne pouvait avoir une meilleure occasion de faire l'essai qu'il avait projeté, quoiqu'il vît bien que l'arrimage du canot sur le traîneau n'était pas très avantageux.

Il fit asseoir Jean à l'avant du canot pour l'empêcher de talonner ; puis, quand il crut que l'équilibre était suffisant, et qu'il eut recommandé à Jean de bien se tenir, il banda l'écoute peu à peu d'abord, juste assez pour laisser le vent prendre dans la voile, puis un peu plus ; mais alors le traîneau, qui commençait à filer, devint ingouvernable, malgré ses efforts avec sa gaffe qu'il tenait d'une main, tandis que de l'autre il serrait l'écoute. Voyant que tout était inutile, il lâcha l'écoute, le traîneau glissa quelque temps sous l'impulsion qu'il avait reçu ; Colas, essayant avec ses deux mains à manœuvrer la gaffe, laquelle, trop usée, mordait à peine dans la glace, dit à son compagnon :

—Vois donc, Jean, si tu ne trouveras pas une lime dans le coqueron. J'aurais aussi besoin d'un clou ou d'un crampon.

Le traîneau s'était arrêté, la voile n'offrant plus de prise au vent.

—Je trouve une lime, mais pas de clou ni de crampon.

—Affile le fer de la gaffe ; je vais tâcher d'arrimer un appui.

Colas détacha la corde qui servait à tirer le traîneau, puis l'attachait à l'une des traverses, la laissant juste assez longue pour atteindre le derrière du canot, où il fit avec son couteau une profonde entaille. Jean ayant suffisamment affilé le fer de la gaffe, Colas la plaça dans l'entaille après avoir passé le manche dans la corde, qu'il avait doublée à cet effet, et l'essaya d'une main.

—Elle mord bien maintenant ; je crois que ça va aller. J'ai envie de laisser porter le derrière du canot sur la glace, ça ne l'usera pas beaucoup ; c'est un vieux canot de pain, fort épais du fond. Sans cela, il sera impossible de le tenir en équilibre.

Il ne fallut qu'un instant pour arranger le canot sur le traîneau.

Ils embarquèrent, puis Colas reprenant l'écoute, hissa la voile petit à petit avec précaution, tandis qu'il essayait sa gaffe, qui mordait suffisamment ; le traîneau glissait. Tiens-toi bien, Jean, dit-il, nous allons filer raide, je pense. Vois-tu les traînes ?

—Oui, elles sont loin, bien loin, plus d'une demi-lieue.

Colas laissa alors porter la voile ; le canot gouvernait bien et filait vite, mais talonnait fortement. Pour l'empêcher de talonner, Jean alla s'asseoir en arrière au fond du canot. L'effet se fit immédia-

tement sentir ; on n'éprouvait plus de soubresauts dangereux, et la vitesse devint telle que Jean ne put s'empêcher de s'écrier : ça va encore plus vite qu'avec les chiens ; si les traînes n'avaient pas tant d'avance, je crois, vrai, que nous les passerions.

Colas, qui se tenait debout pour manœuvrer sa longue gaffe, ne disait pas un mot, et était blême d'émotion et de surprise ; l'effet dépassait tout ce qu'il avait osé espérer. Il avait attaché l'écoute au taquet, regardait la voile, et de temps en temps se penchait pour voir les traînes et tâcher de comparer leur vitesse avec celle de son traîneau. Les traînes qui, dans les commencements, ne paraissaient que des points, semblaient se dessiner un peu plus nettement. Cette course, pour lui, était bien plus intéressante que la précédente, quoique moins bruyante et moins excitante. Bientôt il put distinguer les Esquimaux qui excitaient toujours les chiens avec leurs grands fouets. Comme Colas avait ses raisons pour tenir secrètes l'expérience et la découverte qu'il venait de faire, et ne voulait pas que les Esquimaux la connussent, il baissa la voile pour modérer la vitesse du traîneau et l'arrêter. Puis, s'adressant à Jean, il lui dit :

—Il faut, Jean, que tu tiennes absolument secret ce que nous venons de faire ; pas un mot à qui que ce soit, il n'y a que nous deux qui devons connaître notre découverte. Tu m'entends ?

—Oui, mon bourgeois : je serai muet comme une loutre.

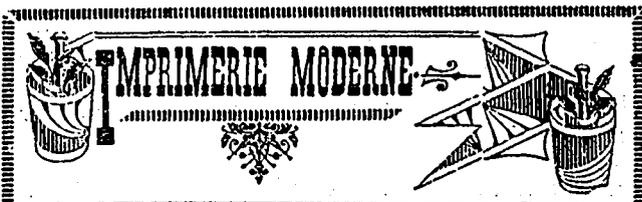
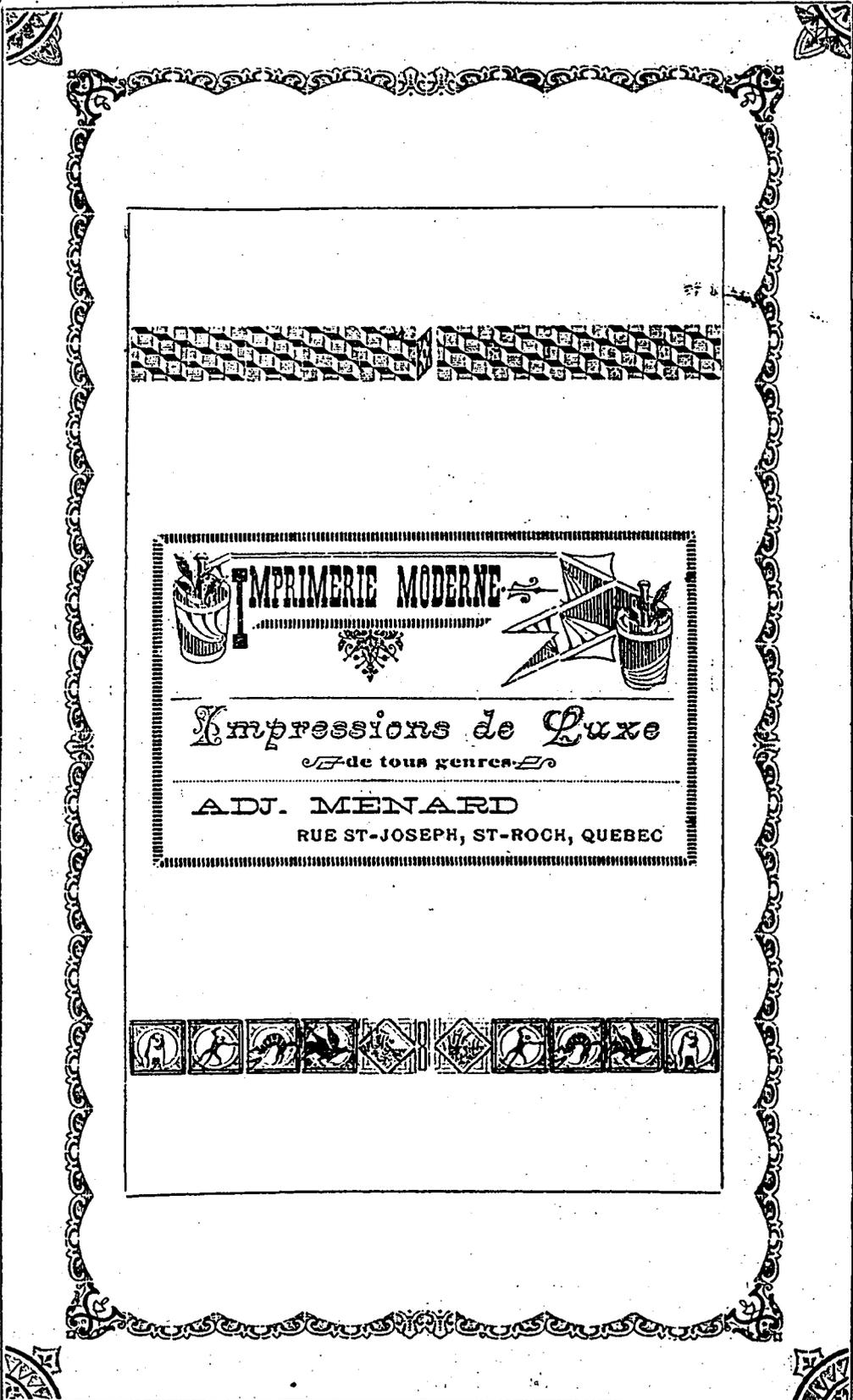
—Je vais débarquer ici pour entrer à la ville ; nous ne sommes pas loin de la mare ; tu vas remettre le mat et la voile au fond du canot, et le placer comme il était sur le traîneau, que tu ramèneras à grand Pierre. Demain, à huit heures du matin, je t'attendrai à ma pension, " Hôtel des voyageurs."

Et Colas tout joyeux s'éloigna d'un pas lesté et rapide. " Qui aurait cru, pensait-il, que ce qui pouvait être un accident pour l'enfant m'aurait fait faire une découverte qui peut m'être si utile et me procurer un moyen aussi simple que puissant de voyager avec vitesse sur la glace des lacs, des rivières et des savanes si, nombreux dans les pays que j'ai à parcourir cet hiver. Allons ! Colas, tu dois être content de ta journée. On le serait à moins, oui, vraiment."

(A suivre)

☞ Droits de reproduction et de traduction réservés.

La REVUE DE QUÉBEC est en vente dans tous les dépôts de journaux. Prix 5 centius. Les personnes qui désireront avoir le commencement de notre roman-feuilleton canadien, NICOLAS PERROT, sont priées de s'adresser au bureau de l'administration.



Impressions de Luxe
de tous genres

ADJ. MENARD
RUE ST-JOSEPH, ST-ROCH, QUEBEC

